

# POTIRON

## SCENES DE LA VIE DE CASERNE

Au coup de midi, l'officier de semaine Mousseret, — un petit, tout petit sous-lieutenant sorti quelques mois auparavant de l'Ecole, — donna ordre de faire rassembler. Il dit qu'on allait procéder à l'appel des réservistes, et que les retardataires écoperaient de quatre jours. Sur quoi le trompette de garde qui, de loin, guettait un signal, porta l'instrument à la bouche, et par trois fois, dans trois directions différentes, lança la sonnerie au passage :

Toi qu'arriv' de Mostaganem  
Prêt' moi ta pip', que j' fume.  
J'ai pas d' tabac.

Chassé par les sous-officiers, le troupeau des vingt-huit jours remonta la cour du quartier ruisselante de soleil et se vint adosser aux murs des écuries en lignée interminable et bariolée : méli-mélo de toutes les castes et de toutes les armes, salade de jaquettes crasseuses et de blouses pâlies au lavage, faisant ressortir l'azur délicat d'un dolman, l'éclat d'une haute ceinture de spahi égarée là-dedans, sans que l'on sût pourquoi. Ces gens se poussaient du coude, ricanaient, — d'un rire niais de pauvres diables qui font contre fortune bon cœur et affectent de se trouver drôles, — tandis qu'aux fenêtres de la caserne, des centaines d'autres figures riaient aussi, des têtes que coiffaient la tache brune d'un képi ou le gris souris bordé bleu du léger culott d'intérieur.

"Appuyez à droite, appuyez ! hurlait le sous-officier de semaine. Le sept, le huit, le neuf, le dix, le onze et le douze, en arrière ! Et toute la bande, là-bas, demandez-moi ce qu'ils fabriquent. Voulez-vous appuyer, tonnerre ! Encore ! Encore, donc !... Pompiers, va ! — Là ! c'est bien ! Assez ! ne bougez plus."

Il s'élança, vint prendre la tête du rang dont il vérifia, l'œil oblique, l'alignement irréprochable. Côte à côte, sans une parole, Mousseret et le fourrier du dépôt attendaient.

"Fixe !" cria le maréchal des logis.

L'appel commença. Deux minutes, ce fut une kyrielle de noms fleurant tous les fuyets de France :

"Leccardonnec !... Pied !... Vidaline !... Laboulbène !... Mayeux !... Van der Straat !... Simon !... Boutique !... Fontbourgade !... de La Bergerie !... Sinoquet !..." Et les : "Présent !..." sent !... sent !... sent !... se succédaient sans interruption, crépitaient comme une fusillade. Le beau temps tournait à l'orage ; par instant des nuages glissaient devant le soleil, projetés sur le sol en ondes galopantes. Des croisées ouvertes au vent, tout un train-train de vie active s'échappait, le bruit des lourds sabots traînés par les planchers, l'âpre grincement du chiendent sur les cuirs encroûtés de boue, mêlés à une voix lamentable qui sanglotait la *Patrouille allemande*, là-haut, sous la chute des combles :

De leurs soldats, la patrouille s'avance ;  
Ecoutez le bruit de ses pas ;  
Pauvres proscrits, chantez, chantez plus bas,  
Si vous voulez chanter la France.

"Potiron !" appela le fourrier.

Personne, cette fois, ne répondit. Simplement, sur toutes les bouches, un rire contenu grimaca, tant l'étranger du nom éveillait de gaieté.

"Potiron !"

Même silence.

Mousseret intervint.

"Eh bien ? il n'est pas ici, Potiron ? — Non ? — Potiron !... Pas de Potiron ? C'est bien vu ? C'est bien entendu ? Adjugé !"

Et au fourrier, à mi-voix :

"Portez manquant."

— Bien, mon lieutenant."

Il ajouta :

"Avec quatre jours de prison à la clé, bien entendu."

— Naturellement."

L'appel achevé, le sous-officier de semaine rétrograda de quelques pas. Il commanda : "Par file à droite... droite !" et les vingt-huit jours, toujours flanqués de Mousseret, furent dirigés sur l'habillement, puis réparés par chambrées.

Or, au quatrième peloton on achevait de s'organiser, quand la porte, heurtée d'un coup de genou, céda, encadrant maintenant une espèce d'athlète que coiffait une casquette de loutre, et que revêtait, à mi-hanches, le bourgeron flottant, quadrillé blanc et rose, des garçons bouchers-italiens. De la même voix assurée et sonore dont il eût annoncé : "Sept cents grammes d'aloyau !" cet homme demanda :

"C'est ici que je compte ?"

Justement le brigadier Bourre, qui commandait la chambrée en sa qualité de "plus ancien", se taillait une tartine de pain, la boule-de-sou entrée dans le défaut de l'épaule, avec l'air d'y jouer du violon au fil luisant de son couteau.

Il s'ébahit :

"Je l'sais t'y, moi ! En v'là une façon d'entrer ! — Qui c'est que vous êtes, d'abord ?"

L'autre se nomma :

"Potiron."

On hurla. Mais le personnage ne s'en formalisa en aucune manière. Au contraire, il parut ravi de son effet ; ses épaules, soulevées par le rire, se voûtèrent en dos de bossu, en même temps qu'une grosse rigolade silencieuse épanouissait sa face de bon diable ingénu. Evidemment, il n'eût pas échangé contre six mille livres de rentes la joie de s'appeler Potiron.

"Ah ! c'est vous qui êtes Potiron, reprit Bourre conquis à tant de belle humeur ; eh ben, mon vieux, j'ai rien vous dire. A c't'heure ici, faudrait qu'vous alliez trouver l'chef, y a que lui qui vous renseignera. Et puis, aut'chose : vous n'y coupez pas de quat' jours."

"Comment, j'y coupe pas de quat' jours !"

— Non, mon vieux ; et à faire en rabiot, bien sûr."

— Ah ! là là, sussurra dédaigneusement Potiron. Si y a jamais q'ces quat' jours-là pour me tomber su' l'coin de l'œil, j'suis pas prêt d'attraper un compère-loriot."

Le brigadier haussa l'épaule :

"Taisez-vous donc ; d' l'épate, tont ça."

— De l'épate ?

— Pour sûr, de l'épate ! Vous avez ramassé quatre jours de prison pour avoir manqué à l'appel, vous ferez vos quat' jours de prison et ça fera la rue Michel."